

Anne Cuneo

Hôtel  
des cœurs brisés

Une enquête de Marie Machiavelli

*roman*

BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR



« HÔTEL DES CŒURS BRISÉS »,  
CENT QUARANTE-SEPTIÈME OUVRAGE  
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,  
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE LINE MERMOUD,  
HUGUETTE PFANDER, MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF,  
DANIELA SPRING ET JULIE WEIDMANN  
COUVERTURE ET MISE EN PAGES: BERNARD CAMPICHE  
PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE: ANNE CUNEO  
PORTRAIT DE L'AUTEUR: JACQUELINE MONNAT  
PHOTOGRAVURE: BERTRAND LAUBER, COLOR +, PRILLY  
IMPRESSION ET RELIURE: IMPRIMERIE CLAUSEN & BOSSE, LECK  
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN ALLEMAGNE)

ISBN 2-88241-146-4  
TOUS DROITS RÉSERVÉS  
© 2004 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR  
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE  
WWW.CAMPICHE.CH

*... Je n'aime pas l'étiquette  
« romans policiers ». Pour ce genre de  
bouquins, je préférerais quelque chose  
comme « chronique domestique ». Après  
tout, c'est de notre quotidien qu'ils  
parlent.*

CHESTER HIMES

*En hommage et à la mémoire de  
Peter Sidler, ami, auteur, traduc-  
teur complice, en allemand, de mes  
livres, films, pièces, articles – de  
tout ce que j'ai écrit : son cœur a  
soudain cessé de battre.  
Sa dope à lui, c'était l'écriture.*

*Since my baby left me, found a new place to dwell,  
Down at the end of Lonely Street, at Heartbreak Hotel.  
I get so lonely, baby, I get so lonely I could die.*

Ma chérie m'a quitté, et j'ai changé de logis,  
Impasse des esseulés, Hôtel des cœurs brisés.  
Je m'sens si seul, chérie, si seul que j'en mourrais.

ELVIS PRESLEY

*Un prince sage a toujours  
fui les armes étrangères,  
il ne s'est servi que des siennes propres ;  
et il a préféré perdre avec  
les siennes que vaincre avec celles  
des autres, jugeant que la  
victoire acquise avec les armes d'autrui  
n'est pas une vraie victoire.*

MACHIAVEL  
*Le Prince*, chap. XIII

## I

Nous étions dans un creux. Sophie, qui tient à s'appeler ma « secrétaire » alors même qu'elle est ma partenaire, avait fait de l'ordre jusqu'à n'en plus pouvoir. Avec une femme comme elle notre bureau avait toujours été bien rangé. Mais, là, il resplendissait. J'avais la sensation, depuis quelques semaines, de vivre dans une bulle sans air, je ne savais trop pourquoi. Rico, mon compagnon, était parti en reportage, je rentrais le soir dans un appartement qui me semblait encore plus vide que lors de ses autres absences, et – fait rare – personne n'était venu, depuis au moins trois semaines, me demander de le dépanner.

« Il va falloir que je commence à prospecter, si ça continue », avais-je dit un jour.

Sophie avait à peine levé la tête de sa lecture.

« Attendez, les creux ça fait tout de même du

bien, vous avez travaillé comme une folle, ces derniers temps. »

J'avais fini, un matin, par aller faire un jogging prolongé au bord du lac ; lorsque je déborde de travail, il n'est pas rare que j'y aille à six heures. Ce jour-là, j'étais partie tranquillement vers sept heures et demie, et ce n'est que vers onze heures que je m'étais pointée au bureau.

Je sors d'une famille très ordinaire d'émigrés italiens en Suisse, à cela près que nous nous appelons Machiavelli. Nous ne sommes ni les premiers ni les derniers du nom, mais l'ancêtre Niccolò nous fait la vie dure. Je ne me lasse pas de le penser, et de le répéter. Vers l'an 1500, il a trouvé moyen d'écrire un traité, *Le Prince*, dont s'inspirent encore, cinq siècles plus tard, les stratèges du monde entier. N'empêche, quand vous dites je m'appelle Machiavelli, c'est sans arrêt des remarques du genre Moi, je suis Michel-Ange, ou Pourquoi pas la reine Christine, ou encore Moi, je m'appelle Julia Roberts. J'attends depuis longtemps une bonne plaisanterie sur mon nom : au fond de mon sac je garde un briquet plaqué or destiné à récompenser la première sortie inédite sur le sujet. Il y dort depuis des années. Et si vous vous demandez quelle est l'activité que j'exerce lorsque nous ne sommes pas au chômage technique, il suffit de la lire sur ma porte : *Enquêteuse*. En fait d'enquêtes, ma spécialité, c'est l'analyse comptable. Par un étrange caprice du sort, je suis docteur en droit. Mais ce sont là des études que j'ai faites pour plaire à mon père. Je n'ai jamais exercé la profession au-delà des stages obligatoires pour acquérir le titre. En parallèle j'avais, à l'époque, pioché les sciences économiques, et, en matière de finances, mon père



(qui était agent d'affaires) m'avait appris toutes les ficelles des tricheurs. Avec un mentor pareil, je suis devenue assez forte pour repérer les entourloupes à des signes imperceptibles. Je me suis même fait une réputation de clairvoyance, dans le domaine.

Elle était due entre autres à ce que souvent je ne me contentais pas de traquer les faux dans les écritures. Je n'hésitais pas à partir sur le terrain pour voir de près les faussaires – et parfois, eux aussi, il fallait les traquer.

Quant au reste... Il m'est arrivé de repérer un assassin, et avec l'aide d'un inspecteur de la police vaudoise, Jean-Marc Léon, qui me donne des coups de main et à qui je donne des coups de main, j'ai parfois retrouvé un enfant en cavale, ou un mari amnésique. Mais, le plus souvent, mon quotidien est fait d'analyses comptables ordinaires. Pendant longtemps, je me suis même intitulée « agent d'affaires », moi aussi, comme mon père. Mais la corporation a fini par me faire remarquer assez sèchement que ce n'était pas là un titre héréditaire, que j'aurais certes eu les compétences pour exercer ce métier, mais qu'objectivement mon travail ne ressemblait que de très loin à celui d'un agent d'affaires, une profession qui tient à la fois de l'expertise comptable et du notariat, et qui n'existe d'ailleurs, sous cette définition-là, qu'en Suisse, dans le canton de Vaud. On m'avait donc priée soit d'exercer une activité conforme à mon titre, soit de changer de dénomination. Sophie et moi avons réfléchi pendant quelque temps, et opté pour *Marie Machiavelli, enquêteuse*. Maintenant que c'est gravé dans le laiton sur ma porte, ça ne se discute plus.

D'habitude, j'ai tellement de boulot que je ne sais où donner de la tête. Les affaires ne se suivent pas

sagement, elles arrivent les unes sur les autres. Pour certains clients, je travaille régulièrement. Prenez la Banque de Crédit, par exemple : chaque fois qu'ils ont un problème – un client dont ils ne sont pas sûrs et qui leur demande de l'argent, un autre qui a déjà emprunté et qui ne rembourse pas – ils me prient d'intervenir. J'analyse des comptabilités, je trouve ou ne trouve pas des irrégularités, et je fais mon rapport. Ou alors je pars dans la nature à la recherche de l'oiseau qui s'est envolé sans régler l'ardoise (des dizaines de milliers de francs ou des millions, selon les cas).

Un travail que certains pourraient trouver ennuyeux, mais qui ne l'est pas : l'analyse comptable mène à tout. C'est par une comptabilité truquée que j'ai contribué à découvrir une affaire de drogue importante. C'est, indirectement, par un recouvrement de dette que j'ai retrouvé un assassin – et une victime. Je ne détaille pas. Cela fait bientôt quinze ans que j'exerce ce métier, et j'en ai vu de toutes les couleurs.

Mais j'avoue que je ne m'attendais pas à ce que j'ai trouvé ce matin-là en arrivant à l'agence.

Le bureau de Sophie à gauche (baptisé par elle « secrétariat ») et le mien à droite étaient face à la porte d'entrée. D'un coup d'œil, j'ai embrassé une situation inédite. Toutes les portes étaient ouvertes.

À gauche, Sophie était à son ordinateur. Lorsqu'elle m'a vue paraître, elle a levé les yeux au ciel, a pointé sur sa montre pour me faire comprendre que j'arrivais à une heure insupportable.

Sophie et moi nous entendons comme larrons en foire, sauf pour une chose. Pour elle, le travail, c'est de neuf heures du matin à cinq heures du soir, pas une minute de moins, pas une de plus. Pour moi, c'est de quand je me réveille à quand je tombe dans mon lit.

Je fais facilement des journées de quinze heures. Sophie désapprouve absolument. Mais nous avons arrêté de nous adresser des remarques trop acerbes à ce sujet. J'accepte comme un rituel les observations quotidiennes lorsque je pousse la porte de l'agence à dix ou onze heures du matin (généralement parce que j'ai étudié une comptabilité jusqu'aux petites heures), j'ai renoncé à lui faire admettre que je ne suis pas « en retard », au contraire, que j'ai pris de l'avance en travaillant la moitié de la nuit pendant que personne ne vient m'interrompre. Sophie ne comprend pas cela. Elle, même un marteau-piqueur sous sa fenêtre, quand elle travaille, ça ne la dérange pas. Alors, comme elle est d'une efficacité redoutable, d'une remarquable exactitude en toutes choses, et comme sous ses allures froides elle a un cœur d'or, j'ai cessé de m'en faire, me contentant de manifester un agacement convenu — qui n'exprime plus depuis longtemps une irritation que je n'éprouve pas.

Après sa remontrance muette, elle s'est remise à son travail (que pouvait-elle bien faire, encore ?), et m'a fait signe d'aller dans mon bureau.

J'ai déplacé le regard vers la porte de droite. Grande ouverte, elle aussi.

Installé dans mon fauteuil des clients, il y avait un inconnu, distingué, quarantaine mûre, chemise éblouissante, nœud de cravate impeccable, allure plus soignée que soignée. Il lisait sans manifester la moindre impatience. En entendant le bruit de la porte, il a levé les yeux, qu'il avait bruns, petits et ronds, et m'a fixée sans sourire. Peut-être parce que Sophie avait l'art de me culpabiliser matin après matin, j'ai eu l'impression que dans ce regard-là il y avait comme un reproche.

Mais, me suis-je rassurée in petto, tu-n'es-pas-annoncé-mon-vieux, et j'ai dégainé mon plus beau sourire.

« Bonjour ! »

« Bonjour, madame. Vous êtes madame Machiavelli, je suppose ? »

« Pour vous servir, monsieur. »

Entre-temps j'étais suffisamment près de lui pour que nous nous serrions la main.

Il s'est levé.

« Benoît Walser, enchanté de faire votre connaissance », a-t-il dit en s'inclinant légèrement.

Benoît Walser... J'ai feuilleté rapidement ma base de données mentale. N'était-il pas écrivain ? Je n'avais jamais rien lu de lui mais, au hasard d'un voyage, je devais avoir parcouru la critique d'un de ses livres. De grosses ventes, si mes souvenirs étaient bons.

J'ai fait le tour du bureau, nous nous sommes assis, tous les deux.

« En quoi puis-je vous être utile, monsieur Walser ? »

C'est ma question rituelle.

« C'est un peu particulier », a-t-il répondu, presque aussi rituellement. Pour moi les clients se ressemblent souvent, mais eux pensent quasi immanquablement que leur cas est particulier.

« Voyons cela », ai-je répliqué – jusque-là nous étions toujours dans le scénario classique.

Il a pris son élan.

« On m'a dit que vous trouviez toujours ce que vous cherchiez. »

« Disons que j'ai parfois de la chance. »

« Que vous êtes très méthodique. »

« Euh... »

« On m'a également assuré que vous descendez de Niccolò Machiavelli. »

Ah non, il n'allait pas me faire ce coup-là ! Je l'ai regardé les dents serrées et l'œil noir mais j'ai préféré ne pas sortir les sarcasmes qui se pressaient sur ma langue. J'ai attendu.

« C'est au sujet de Machiavel que je viens vous voir. »

« Au sujet de... ? »

Encore un peu, sa plaisanterie mériterait mon briquet plaqué or.

« J'avoue que je ne vous suis pas tout à fait, monsieur Walser. »

« Eh bien voilà. Je me suis dit que, comme vous vous appeliez Machiavelli, vous deviez connaître votre grand ancêtre sur le bout des doigts. »

« Je l'ai parcouru, en effet. Mais n'ayant étudié ni les lettres, ni les sciences politiques, je vous avoue que je ne l'ai pas examiné à fond. »

« Oui, mais enfin, vous êtes toscane, vous devez... »

« Monsieur Walser, ne parlons pas de moi. Parlons plutôt de vous, juste ce qu'il faut pour que je comprenne. Qu'attendez-vous de moi ? Une fois que j'aurai saisi cela, je pourrai vous dire si ma connaissance de l'ancêtre Niccolò est suffisante. »

« Je suis écrivain. »

« Ah bon ? Vous êtes un descendant de Robert Walser ? »

Il a manqué une occasion d'éveiller ma sympathie, j'adore Robert Walser, l'auteur entre autres d'un roman intitulé *L'Homme à tout faire*, dont j'ai fait la connaissance littéraire à l'école et que j'ai continué à lire depuis. Mais ce Walser-ci a répondu :

« Pas du tout. »

Il n'avait même pas l'air de savoir de qui je parlais. Au lieu de remarquer que nous portions tous deux un nom d'écrivain, je me suis par conséquent contentée de confesser :

« J'avoue ne jamais rien avoir lu de vous. »

« Ce n'est pas nécessaire. J'aimerais que vous fassiez pour moi une recherche. »

« Quel genre de recherche ? »

« J'ai l'intention de mettre en chantier un roman historique qui se passe à Florence. J'ai trouvé quelqu'un pour le commencer, mais il n'a pas le temps de fouiller les archives. Nous en discussions hier soir dans un bar, et quelqu'un nous a parlé de vous comme de la personne idéale. »

« S'il est vrai que je trouve parfois, il est tout aussi vrai que ma spécialité, ce sont les fraudes en tous genres. Mon métier, c'est d'analyser des comptabilités trafiquées. À la rigueur je sais récupérer un tableau perdu, et j'ai parfois ramené des enfants en cavale. Mais en littérature, je suis nulle. »

« Je vous le répète, madame, j'ai d'autres gens que vous pour le côté littéraire. »

Je l'ai fixé un instant pensivement. Pour une fois, son cas était vraiment « un peu particulier ».

« Dire que j'ai toujours vu les écrivains comme des gens qui triment la nuit à la lueur d'un lumignon... »

« Il y en a. Mais moi je procède autrement. Et à ce propos, il va de soi que tout ce que nous nous disons ici est lié par le secret professionnel. »

« Absolument. »

« Moi, disais-je, je produis une idée, ou je la reçois d'un tiers, puis je fais travailler des équipes.

Parfois une personne unique suffit. Elle écrit l'histoire, je la relis, je fais mes observations, l'autre fait les corrections et je la signe. »

« En somme, "Benoît Walser", c'est une marque de fabrique, pas la signature d'une œuvre. Le public sait cela ? »

« Officieusement, dans le monde de l'édition, c'est connu. Mais non, cela ne sort pas dans le grand public. Pour lui, il vaut mieux préserver l'image que vous vous faites vous-même de nous. »

Je rêvais, ma parole. La seule chose qui m'a retenue de le mettre à la porte, c'est que je n'avais rien d'autre à faire.

« C'est d'une usine que vous me parlez, et non de création romanesque. »

« Le monde a changé, madame Machiavelli. Nous sommes à l'âge de la spécialisation, même en littérature. »

Lorsque je pensais au seul écrivain que je connaisse de près, Jacques-Étienne Bovard, régulièrement rencontré au Café du Mouton à deux pas de l'agence, j'avais des doutes. Il fait tout tout seul, lui, et produit de petits chefs-d'œuvre qu'on s'arrache. Même moi qui lis peu de littérature locale, j'attends ses romans avec impatience et je les dévore à chaque fois. Et je ne m'attarderai pas sur Robert Walser, artisan s'il en fut, qui ciselait, souvent au crayon, des textes fabuleux. Au lieu de penser que le monde a changé, j'étais incliné à me dire qu'il y avait deux conceptions de la littérature, ou pour le moins de l'écriture.

« Bon », me suis-je contentée de dire à haute voix, « maintenant expliquez-moi ce que vous attendez de moi. »

Il m'a fixée de ses yeux porcins, a eu les deux secondes d'hésitation usuelles du client qui va se lancer, et il y est allé.

« J'ai l'intention de mettre sur le marché un roman qui se passe à Florence et qui éclaire quelques points méconnus de l'histoire de cette belle ville. »

« D'accord. »

« Vous avez lu *London* ? »

« C'est quoi ? Un guide ? »

« Non, justement, c'est un roman. Il prend Londres au berceau, pour ainsi dire, dans la préhistoire, et raconte en épisodes les aventures de x générations. Et le fil conducteur de leurs aventures, quels que soient les changements, c'est toujours la cité autour de la Tamise. Ça m'a donné une idée. J'ai voulu copier le schéma et l'adapter à d'autres villes. J'ai très vite pensé à Florence. Mais je me suis rendu compte que le travail de recherche serait trop considérable pour être rentable. »

Il aurait parlé d'une fabrique de boulons qu'il ne se serait pas exprimé autrement.

« Mais enfin », a-t-il continué imperturbable, et certainement aveugle ou indifférent à la réprobation incrédule qui devait être aussi claire sur mon front très peu machiavélique qu'une enseigne au néon, « à quelque chose tout cela a été bon. Mon chercheur de l'époque, un étudiant français, a eu la sensation, pendant son travail, que votre ancêtre Machiavelli se serait intéressé de près à la navigation fluviale. »

« Ah bon ? » Que voulez-vous que je dise ? J'avais de la peine à ne pas sourire. Ce monsieur Walser était une diversion inattendue.

« C'est cela que j'aurais voulu vous demander de rechercher. »



« Vous savez, je coûte huit cents francs par jour, et pour peu que je ne trouve rien... »

« On me dit que vous trouvez toujours. Et si j'arrive à mettre sur pied une opération Florence, le jeu vaudra la chandelle. Vous me ferez bien un prix, vu que vous ne courez aucun risque physique. Il paraît que lorsque vous êtes sur une affaire vous sortez armée. »

Il avait dû rencontrer Pierre-François Clair, mon avocat, qui avait dû y aller de son imagination débordante pour me gagner un job. J'étais prête à parier qu'il n'avait pas compris de quoi il s'agissait.

J'ai lâché un petit rire.

« Vous devez me confondre avec Julie Lescaut, mon cher monsieur. Il n'y a aucun danger à analyser une comptabilité, si l'on excepte celui de s'abîmer les yeux à force de lire entre les lignes. Et c'est là mon travail. »

« Ce n'est pas ce qu'on m'a raconté. Vous auriez eu à vous défendre plus d'une fois. »

« Les gens exagèrent toujours. La réponse est non. Huit cents francs, c'est le juste prix de mes services. Je suis rapide – mais je ne peux malheureusement pas garantir les résultats, surtout pas dans une cueillette à l'aveugle comme celle que vous me proposez. »

« Alors un forfait... »

« Écoutez, monsieur, je suis certaine qu'il y a des dizaines d'étudiants qui ne demandent qu'à faire vos recherches. Moi, je suis enquêtrice et non historienne. »

« Exactement. Et moi, j'ai besoin d'une enquêtrice expérimentée. »

« Dans ce cas-là, vous la payez. ME payez, en l'occurrence. »

Il a lâché prise, je l'ai vu. En bon homme d'affaires, il avait tenté d'obtenir un rabais.

« Bon bon, d'accord. Je vous paie. »

« Et que voudriez-vous que je fasse ? »

« Un des étudiants que j'ai engagés, car j'ai pensé aux étudiants, a lu les œuvres de Machiavel en entier, et n'a rien trouvé. »

« Et vous voulez que, moi, je cherche ? Que je relise ? »

« Non, je voudrais que vous alliez dans les bibliothèques. Je suis sûr que vous trouverez quelque chose, de quoi partir sur une piste crédible et réelle. Pour moi, ce type de roman doit partir d'une réalité historique si possible originale. Après quoi le roman peut prendre son envol, et on peut imaginer ce qu'on veut dans les creux de l'Histoire. Ce que j'attends de vous, c'est une bibliographie à partir de laquelle on puisse travailler. Vous pouvez aller où vous voudrez : à Florence, par exemple. »

« Écoutez, je vais tenter de vous faire dépenser aussi peu d'argent que possible. Comment je m'y prends, c'est mon affaire. Je vous propose un essai. On fait un contrat de – disons – cinq jours, que vous me payez d'avance. Et si je n'ai rien trouvé d'ici là, on arrête. »

« Ça me convient. Je reviens dans cinq jours. »

On voyait bien qu'il était chef d'entreprise et ni historien ni chercheur.

« Non, monsieur Walser. Vous revenez au minimum dans dix jours, car vous n'êtes pas seul au monde et il faut aussi que je m'occupe d'autres clients que vous. Je ne peux pas tout laisser tomber pour Machiavel, même si c'est mon aïeul – une chose que je n'affirmerai de façon définitive, pour ma part, que

le jour où j'aurai en main un arbre généalogique scientifique. »

« Si vous allez à Florence, ce sera une bonne occasion pour vous en faire faire un. »

« Très bonne idée. À vos frais, ça me va. »

Il a ri, j'ai ri, et j'ai sorti un contrat de mon tiroir. Mais pourquoi donc ne l'avais-je pas mis à la porte ? Dix minutes plus tard nous avions pris congé. J'avais appris qu'il passait l'été à l'Hôtel des Trois-Rois à Ouchy, une résidence petite et chic. Ce n'était pas tout à fait le Beau-Rivage, l'hôtel le plus huppé de la ville où l'on avait pu croiser, au fil des ans, rois et tyrans, milliardaires et margoulines de haut vol. Mais enfin, c'était déjà une résidence pour personnes fortunées.

« Qu'est-ce que c'est que ce mec ? » s'est interrogée Sophie sans même lever les yeux une fois qu'on a entendu la porte cochère se refermer sur mon visiteur.

Il va de soi que Sophie avait tout entendu. Entre son bureau et le mien, il y avait une porte communicante qui n'était jamais tout à fait fermée.

« Vous avez écouté ? »

« Non, je m'en voudrais. »

C'est un petit échange qui fait partie de notre rituel. Sophie écoute aux portes de façon éhontée, mais l'idée qu'elle se fait de sa discrétion de secrétaire le lui interdirait, aussi prétend-elle toujours n'avoir rien entendu. Il faut dire qu'elle ne potine pas à l'extérieur, aussi ai-je toujours fait semblant de ne pas savoir à quel point elle tend l'oreille.

Je n'ai pas failli à la tradition, je lui ai raconté toute l'histoire, et j'ai posé le contrat sur son bureau.

« Vous n'allez pas vous mettre à faire de la littérature, maintenant ? »

« Moi ? Non. Je me contente de faire une recherche comme s'il s'agissait d'une cargaison de tabac. »

Nous avons passé il n'y avait pas si longtemps quelques journées fort amusantes à traquer du tabac américain perdu du côté d'un port franc. C'était finalement Sophie qui l'avait localisé par téléphone. Le fabricant nous avait offert, en plus de nos honoraires, de nous fournir en cigarettes pour le restant de nos jours et, comme nous ne fumons ni l'une ni l'autre, il avait eu l'élégance de transformer cela en six caisses de Krug, mon champagne préféré (hors de prix malheureusement) que nous avons divisées en trois : deux caisses chez Sophie, deux caisses chez moi, et le reste au bureau.

« Vous avez une idée de ce que faisait Machiavel lorsqu'il était actif ? »

« De la politique. Je n'ai jamais entendu dire qu'il se soit occupé de navigation, mais enfin, il a été ministre pendant quinze ans, il doit bien y avoir quelques-unes de ses activités que j'ignore. Je ne suis pas une spécialiste. »

« Comme ça, vous allez partir en Toscane et vous ensevelir dans une bibliothèque ? On aura tout vu. »

« Pas vraiment. Je commence par lire un peu pendant le week-end, j'ai tout Machiavel à la maison, mon père avait acheté les œuvres complètes. Si un type veut me payer quatre mille balles pour faire un peu d'histoire, qui suis-je pour refuser ? »

Elle a levé le sourcil, poussé un soupir, et elle est retournée à ses oignons : signe qu'elle acceptait mon raisonnement.

Je me suis remise à ma table et j'ai feuilleté mon carnet d'adresses. Il était tout simplement exclu que

j'aille à Florence. Pas au moment où il fallait que je prospecte pour trouver du travail.

Les Machiavelli sont bourgeois de Florence, bien que mon grand-père, le dernier de mes ascendants directs à avoir habité sur place, ait vécu dans le Val di Pesa, dans les collines non loin du Chianti, où une partie de la famille réside encore. Pourtant, j'ai peu vécu en Italie. Je parle parfaitement la langue, accent compris, mais mes vêtements, mon allure, un je-ne-sais-quoi que les coureurs florentins de jupons étrangers saisissent pour ainsi dire d'instinct, dénoncent en moi quelqu'un qui vit hors d'Italie. Il suffit que je me promène dix minutes dans Florence pour qu'un mec m'aborde, sûr que je suis une « pute comme toutes les Allemandes » (*sic*) et qu'il va être de la dernière facilité de coucher avec moi, qui n'attends d'ailleurs que ça, sinon pourquoi serais-je à Florence. « Une jolie fille comme toi, tu ne vas pas me faire croire que ce sont les musées qui t'intéressent » (*re-sic*). C'est fou ce que ça peut m'énerver.

Si au moins je ne comprenais pas leurs propos. Mais non. Je saisis tout au vol. Grâce à Ofelia, ma petite cousine venue à Lausanne s'occuper de moi après la mort de ma mère (j'avais entre sept et huit ans), qui a grandi dans les quartiers populaires de la ville, j'ai assimilé le vocabulaire dialectal le plus exotique.

Entre-temps, il était midi passé, je suis donc montée manger au Couscous, mon restau préféré dans le quartier, j'y vais tous les jours ou presque.

Et pendant que je mangeais, je me suis dit que s'il fallait aller à Florence, j'irais, mais pas sans prendre quelques précautions. Et si possible, j'allais même ne pas me déplacer du tout. Il fallait lire,

certes, mais internet et la Bibliothèque cantonale allaient m'aider.

En rentrant à l'agence vers deux heures, j'ai lancé une recherche. « Machiavel », ça donne des milliers de sites. « Arno » (navigation fluviale, ça devait être sur l'Arno, me suis-je dit) de même. Mais si vous demandez Machiavel ET Arno, zéro. Ça commençait bien.

J'ai bien dû passer deux heures à pianoter comme ça. Ce Walser, il avait réussi à me mettre à l'œuvre dans la minute.

J'ai fini par prendre une décision, et j'ai appelé Ofelia. Il faut vous dire que, tout en s'occupant de moi, Ofelia n'en a pas moins vécu sa vie. Elle est arrivée à Lausanne très jeune. Cinq ou six ans plus tard, elle avait rencontré Laurent Biollet, l'avait épousé, et ils avaient eu un fils, Cescò, qui est pour moi comme un frère cadet. Nous nous voyons souvent, surtout depuis que mon père est mort : à Lausanne, ils sont ma seule famille car, du côté des Martin (c'était le nom de ma mère, qui était fille unique), il n'y a que des parents éloignés avec lesquels j'ai peu de rapports.

« Dis-moi, Ofelia, est-ce que Marietta travaille en ce moment ? »

Marietta est une vague cousine à elle dont mon père était le parrain. En notre honneur, ses parents l'avaient appelée Marie, et puis pour nous distinguer elle était devenue Marietta, la petite Marie. Normal, c'était elle la cadette. Elle avait vingt ans, et elle était étudiante en lettres. Mais nos familles ayant des revenus modestes, nous avions tous travaillé à côté de nos études, et elle ne faisait pas exception.

« Je n'en sais rien », a dit Ofelia, « mais je peux lui poser la question. »

« Cela m'arrangerait même que tu la lui poses ce soir. Si elle avait du temps libre, je pourrais lui proposer un boulot, mais je suis assez pressée. Dis-lui qu'elle sera convenablement payée. »

« Je vais essayer de la joindre. Une fois qu'elle sera d'accord, je lui suggérerai de te téléphoner. »

« Ils ont le téléphone, chez elle, maintenant ? »

« Non. Mais elle a un *telefonino*, c'est comme ça que je l'atteins. »

Typique. En Italie, les gens n'avaient pas le téléphone chez eux (pour des raisons diverses qui tenaient plus souvent à l'inefficacité des services publics qu'au manque d'argent), mais depuis qu'on pouvait entrer dans un magasin et en ressortir avec un cellulaire en état de marche, des jeunes gens comme Marietta avaient leur *telefonino*, autrement dit leur téléphone portable.

Elle m'a appelée quelques instants plus tard.

Marietta m'a toujours étonnée. Elle est minuscule. Je doute qu'elle arrive au mètre cinquante. Elle est jolie, avec des cheveux et des yeux noirs d'encre et une voix fluette de petite fille. Dans cette miniature charmante à croquer, il y a un cerveau redoutable. Rapide, dotée d'une mémoire encyclopédique, Marietta n'a jamais eu besoin de lire ou d'entendre les choses deux fois. J'avais moi-même assisté à son apprentissage du français. Trois semaines à Lausanne et elle se débrouillait avec un minimum d'erreurs. À vous fichier des complexes.

« Ciao, Maria, *come va ? Bacino, bacino !* »

« Ciao, Marietta, ça va et toi ? »

J'ai fait le bruit des deux baisers que je lui rendais.

« Alors comme ça, patronne, tu veux m'engager ? »

« Si tu es libre. »

« Si tu me paies. »

« Bien sûr que je te paie. »

« Dans ce cas-là je t'appartiens corps et âme. Commandez, Votre Seigneurie, je suis votre servante. »

Je lui ai raconté la visite de Benoît Walser. Elle a entrelardé mon récit de remarques sardoniques sur la création artistique. Notre « écrivain » se prêtait bien à ce genre d'ironie.

« Bon », ai-je conclu, « il faut trouver comment Machiavel est lié à la navigation. Il doit bien y avoir des textes. »

« Je n'ai aucun souvenir à ce sujet, mais je ne me suis jamais préoccupée de la question. Laisse-moi deux ou trois jours, je vais sûrement trouver quelque chose. »

Je n'en doutais pas.

« Je peux compter sur toi ? »

« Je suis ta femme lige, je te l'ai dit. Combien est-ce que tu me paies ? »

Nous avons marchandé, nous sommes mises d'accord sur des honoraires, elle m'a donné le numéro de fax du bar qu'elle fréquente le plus souvent pour que je puisse lui envoyer un contrat à signer (qu'elle me renverrait par le même moyen, les postes italiennes sont dans un état tragique), et elle a pris congé.

Ouf ! Une bonne chose de faite. S'il y avait quelque chose à trouver, Marietta trouverait. Il serait toujours temps d'aller à Florence ensuite.

Il allait être cinq heures, Sophie se préparait à partir. Je n'allais pas non plus moisir là, mais avant de m'en aller il fallait que je tente de joindre Pierre-François, mon avocat. Miracle, il était à son étude (à



cette heure-là, ce n'était pas couru), sa secrétaire me l'a passé.

« Chère amie, je vous salue. »

« Mes hommages, cher maître. Dis-moi, tu connais les lois du copyright littéraire ? »

« Couci-couça. Pourquoi ? »

« J'aimerais te raconter une histoire curieuse qui m'est arrivée aujourd'hui, et je me suis posé une ou deux questions. Tu as le temps de boire un pot ? »

Je ne risquais guère une réponse négative, au tomber de la nuit Pierre-François n'attend que ça.

« Mais bien entendu. Le Carlton ? »

« Parfait. J'y suis dans cinq minutes. »

« Moi aussi. »

Cinq heures sonnaient à la cathédrale proche, Sophie pliait bagage, j'ai fait comme elle et je suis montée jusqu'à la rue de Bourg.

Heureusement que j'avais pensé à Marietta. Elle trouverait ce qu'il y avait à trouver.

J'ai poussé la porte du Carlton. Je préférerais tout de même m'assurer que je ne participais pas à une action littéraire illicite. Le jeu n'en aurait pas valu la chandelle.



## II

ICI, il faut que je présente Pierre-François Clair, mon avocat. J'ai fait sa connaissance un matin à deux heures dans une boîte de nuit, et ça dit pas mal de choses. Ça ne dit cependant pas tout, car on pourrait penser qu'un type qu'on rencontre dans de telles circonstances est un plaisantin, pas trop sérieux question boulot, et on se tromperait.

Le soir où je l'ai rencontré, j'avais un problème légal à résoudre, et ce qui m'était resté (peu) de mes propres études de droit ne suffisait pas. Il me fallait un avocat. Un vrai. Je sirotais un whisky, l'œil fixe, en me demandant comment faire, quand l'orchestre s'est mis à jouer. On a vu sortir des coulisses un serpent superbe, moulé dans une robe en lamé et coiffé d'une perruque vert pomme. Il a longuement et lascivement dansé, tenté quelques Adams et quelques Èves, fait rire tout le monde sauf moi. Vers la fin de son

numéro, il est venu s'asseoir près de moi et m'a demandé ce qui n'allait pas.

« J'ai un petit problème. Rien de grave. »

« C'est quoi, ce problème ? »

« Dans la mesure où vous n'êtes pas un expert en droit fiscal, aucun intérêt pour moi de vous en parler, et aucun intérêt pour vous que je vous en parle. »

« Vous avez une chance de pendu, ma belle. Je suis avocat. »

Et il s'est remis à virevolter entre les tables.

À trois heures du matin il me donnait une consultation au coin du bar, le lendemain à l'aube j'étais chez mon client et en deux heures mon problème était résolu.

Là-dessus je n'ai pas hésité, j'ai confié mes affaires à Pierre-François. Pas d'erreur : il a beau danser dans les boîtes de nuit ou travailler avec les forains pendant ses loisirs, c'est un expert redoutable en droit pénal. Le droit fiscal n'est qu'un à-côté.

Pour ce qui est des forains, d'ailleurs, il se considère à juste titre comme un des leurs : sa mère était issue d'une longue lignée de propriétaires de carroussels (de « métiers », comme les appellent les forains suisses), les Girots. Elle était morte lorsque Pierre-François était encore relativement jeune, et il avait été élevé par un oncle et une tante, forains, eux aussi. Lucie et Jacky ont un fils, Daniel, qui est à la fois un de mes amis, et un auxiliaire précieux. Ce cousin de Pierre-François, qui rêvait d'être Maigret, a finalement été contraint, étant fils unique, à être forain, et se prépare à prendre la succession de son père. Mais depuis que je le connais il m'aide chaque fois que je le lui demande. Il n'a pas son pareil pour filer quelqu'un sans être remarqué, par exemple.

Bref, les Girot sont devenus pour moi une sorte de famille.

Mais revenons à ce soir-là.

Lorsque je suis arrivée au Carlton, Pierre-François était accoudé au bar, en complet-veston foncé, c'est tout juste si le nœud de sa cravate rose était descendu de trois centimètres. Pierre-François a beau faire : sa longue silhouette filiforme d'aristocrate lui donne un air de nonchalance qui ne se dément que lorsqu'il fixe sur vous ses yeux gris. Du coup, son regard devient presque intimidant. Il vous transperce, et vous vous rendez compte alors que rien ne lui échappe. Il a par ailleurs une mémoire phénoménale, il se souvient des conversations au mot près, et je le soupçonne de retenir tout aussi parfaitement ses lectures.

« Alors, chère amie, comment vont les affaires ? »

« Calmement, très calmement même. Depuis des semaines, personne ne nous sollicite, si l'on excepte le drôle d'oiseau de ce matin. »

Je lui ai raconté mon échange avec Benoît Walser et, comme je m'y attendais, il était aussi surpris que moi.

« C'est tout de même incroyable, tu avoueras, d'engager une détective privée pour découvrir les faits et gestes d'une ville. »

« Pas "d'une ville", monsieur. De Florence. La ville de Machiavelli. Suivez mon regard. »

« Oui, bien sûr. Mais c'est tout de même curieux. »

« Je n'avais non plus jamais envisagé que je pourchasserais des assassins, n'est-ce pas ? Ma spécialité, ce sont les fraudeurs, fisc et compagnie. J'ai pourtant une brochette de tueurs à mon tableau de chasse. Pourquoi pas un personnage littéraire ? »

« C'est vrai, finalement », a-t-il acquiescé, sépulcral, et nous y sommes allés tous les deux d'un grand fou rire.

« Le droit d'auteur n'est pas ma spécialité, il faut que je consulte quelques textes de loi pour voir. À mon avis, si tu vends ton travail sans en réclamer la maternité, il est vendu. J'imagine qu'il va te faire signer un contrat selon lequel tout ce que tu découvres est sa propriété exclusive. À toi de voir. »

« Il n'est pas question que je signe un tel contrat. C'est lui qui accepte mes conditions, sinon il peut aller se faire voir. »

« C'est aussi ce que j'aurais tendance à te conseiller. Mais attendons que j'aie lu quelques pages de lois et de jurisprudence, on verra bien. »

Pour quelqu'un qui avait besoin de consulter la jurisprudence, il était tout de même assez informé. Pendant quelques minutes, il a déversé sur moi des détails de procédure dont je n'ai retenu que des bribes.

C'était le printemps et, derrière la vitre fumée du Carlton, on voyait le lac, qu'on devinait rosé juste avant la tombée du jour. Je ne sais pourquoi, j'ai soudain été prise d'un coup de blues. Je me sentais seule. Il y avait longtemps que je n'avais plus eu cette sensation d'abandon. Depuis que je m'étais mise avec Rico, je dirais. Même lorsque, comme maintenant, il n'était pas là, j'étais « avec lui ». Pourtant, depuis quelques jours, quelques semaines, je ne sais plus, c'était comme s'il avait disparu. Mais il rentrait régulièrement, et nos rapports étaient aussi harmonieux que de coutume. C'était vraiment bizarre.

« Qu'est-ce qu'il y a, Marie, tu as du chagrin ? »  
Rien n'échappe à Pierre-François.

« Non. Rico me manque, mais il rentre dans quelques jours, et j'étais en train de me trouver idiote. »

Même avec un ami comme Pierre-François, je préférerais ne pas entrer dans les détails.

Il m'a pris par l'épaule.

« Viens donc, je t'invite à dîner, ça chassera ton cafard. »

J'ai bu d'innombrables pots avec Pierre-François, mais il est rare qu'il m'invite à dîner juste pour le plaisir. J'ai été d'autant plus touchée par sa proposition.

Il m'a emmenée au Flon, un quartier où se trouvaient autrefois les dépôts de beaucoup de grands et petits commerces de la ville. Il a frôlé plusieurs fois la démolition et la reconstruction selon des plans régulièrement qualifiés de géniaux par les édiles et repoussés dans la consternation par les citoyens qui, dieu merci, ont obtenu gain de cause parce que les crédits nécessaires étaient si importants qu'ils étaient soumis au vote populaire. Même moi, qui suis à l'opposé d'un militant politique (pour ces choses-là je n'ai pas la persévérance dont je peux faire preuve face à une comptabilité qui sent le roussi), j'ai milité avec acharnement contre des crédits destinés à transformer la vallée du Flon en cité futuriste qui ne correspondait en rien à ce que sont les Lausannois.

Une fois le danger écarté, les jeunes, les artistes, les marginaux culturels, ont investi les dépôts qui se vidaient progressivement en vue de l'hypothétique reconstruction. Et finalement le jour est venu où il a été entendu que le Flon futuriste ne serait pas. On a alors commencé à voir le quartier tel qu'il était, avec ses immenses espaces dans des bâtiments utilitaires

dont l'architecture vieillotte et sans prétention dégageait un charme certain. De fil en aiguille, le Flon a fini par remplacer le centre historique autour de la place de la Palud, hyperactif jour et nuit lorsque j'étais petite fille, et mort après la fermeture des magasins depuis. Il s'est recréé au Flon une vie nocturne qui avait, pendant une vingtaine d'années, largement disparu, du moins en apparence.

Le restaurant dans lequel nous sommes allés manger est chic, cher et très couru, sans doute en partie par certains de ces mêmes jeunes qui ont autrefois investi le quartier, puis ont grandi, gagnent bien leur vie, peuvent se l'offrir et se sentent à juste titre chez eux à l'ombre du Grand-Pont.

Bien entendu, le quartier du Flon est une aberration urbanistique en soi. Le Grand-Pont, qui a relié la colline de la Cité à celle de Saint-François, a été l'œuvre d'un visionnaire à une époque où Lausanne n'allait pas au-delà de la Cité, où les pentes abruptes descendaient par paliers (densément construits au cours des siècles), jusqu'au Flon justement, qui coulait alors à ciel ouvert sous ce qui est aujourd'hui la rue Centrale. Il paraît que plus on approchait du fond, plus c'était insalubre, et que quelque chose devait être entrepris pour empêcher les petites gens qui se serraient sur ces pentes de mourir de toutes sortes de maladies, quand ce n'était pas noyées par les crues intempestives de cette petite rivière à l'air par ailleurs inoffensif. Mais entre ça et le projet finalement adopté, il y aurait eu toutes sortes de possibilités intermédiaires, et la solution choisie — recouvrir le Flon et construire par-dessus une route qui coupe la ville comme une plaie — me semble la pire de toutes. Traverser la rue Centrale, cela tient, par endroits, du



parcours du combattant, alors que c'est censé être une rue marchande qui devrait relier une partie de la ville à l'autre. Mais, hélas, des milliers de voitures par jour sillonnent les quatre pistes mises à leur disposition par les urbanistes des générations précédentes et jamais corrigées par ceux de la nôtre. J'en sais quelque chose : les fenêtres de mon bureau donnaient sur cette espèce d'autoroute qui ne dit pas son nom, et il n'est pas rare que, en contemplant le spectacle, je me sois laissée aller à imaginer un riant vallon avec arbres, oiseaux, rivière canalisée, marécages asséchés, certes, mais enfin encore vert, et non gris et morne dans la lueur des phares et des néons. Je me dis parfois que les architectes du XX<sup>e</sup> siècle responsables de ce que la ville est devenue ont dû aimer leurs affaires plus que le sang et la chair (si je peux dire) de leur cité, pour la défigurer pareillement.

Il faut que j'arrête, quand je me lance sur l'urbanisme de Lausanne, j'ai de la peine à me contrôler.

Lorsque nous sommes sortis du bistrot, il était dix heures.

« Il est tôt », a remarqué, typiquement, Pierre-François.

C'est un homme dont je me demande parfois quand il dort, en tout cas il n'est jamais couché avant deux heures du matin et, à sept heures, il est généralement à son bureau. Dix heures du soir, pour lui, ce doit être le milieu de l'après-midi.

« Je vais tenir la caisse chez les forains », a-t-il poursuivi, « viens avec moi. »

Nous avons marché jusqu'au garage de Pierre-François et il a sorti sa Jaguar. Il m'avait dit une fois qu'il aurait préféré vivre dans un clapier plutôt que de renoncer à cette voiture-là. J'avais mis cela sur le

compte de son héritage forain, ce sont des gens qui affectionnent d'autant plus les grosses bagnoles qu'ils vivent pratiquement dedans. Pierre-François avait traduit cela dans ses propres termes.

Les forains de sa famille étaient à Morges, et bien entendu Pierre-François le savait, il sait toujours où ils sont, car une de ses occupations préférées le soir, avant la tournée des boîtes de nuit où il est tantôt client, tantôt « artiste », c'est d'aller tenir la caisse chez son oncle.

L'idée de faire quelques tours sur la grande roue des Girot me remettait d'aplomb, et Pierre-François le savait. J'ai toujours eu un faible pour les champs de foire et les forains, même à l'époque où je ne les fréquentais pas personnellement.

Lucie et Jacky Girot, l'oncle et la tante de Pierre-François, nous ont reçus dans leur roulotte, nous ont offert le traditionnel coup de blanc et se sont enquis de mes occupations.

« Pas grand-chose, en ce moment. »

Je ne pouvais pas leur parler de Walser, je lui avais promis le secret.

« C'est Daniel qui va être déçu. Pas plus tard qu'hier, il se demandait quand tu allais lui proposer d'entreprendre une filature. »

Une fois mon verre vidé, je suis partie direction la grande roue. Daniel était à la caisse, il m'a accueillie avec un sourire fendu jusqu'aux oreilles.

« Ah ! ma détective préférée ! »

« Mesure tes paroles, mon cher limier favori, je suis à peine une enquêteuse de province. »

« Un tour sur la grande roue ? »

« Oui, donne-moi un abonnement de cinq, pendant que tu y es. »

Je paie toujours mes tours en carrousel, je sais à quel point la vie des forains est dure, et je ne connais que trop leurs constants problèmes financiers.

Une fois entre terre et ciel, j'ai essayé de me défaire de la vague angoisse qui ne me lâchait pas depuis l'après-midi, et je dois dire que la vue, même en pleine nuit, a toujours de quoi vous remonter le moral. On apercevait en face les lumières clignotantes d'Évian, de sous mes pieds arrivait Elvis Presley, dont j'écoutais la chanson d'une oreille distraite :

*Since my baby left me, found a new place to dwell,  
Down at the end of Lonely Street, at Heartbreak Hotel.  
I get so lonely, baby, I get so lonely I could die.*

Après avoir épuisé mon abonnement, je suis partie à la recherche de Pierre-François. Il tenait la caisse au grand huit : j'ai pris congé de lui et je suis partie direction gare. Une fois à Lausanne, j'ai hésité : boire un verre quelque part ou rentrer ? J'ai fini par rentrer. À minuit, j'étais au lit.

Le lendemain j'ai, pour une fois, fait plaisir à Sophie, et j'ai poussé la porte de notre bureau à neuf heures tapantes.

Ce que j'appelle notre bureau était situé dans ce qui a longtemps été une ruine célèbre du quartier, le Rôtillon, où personne sauf des gens comme nous ne voulait plus vivre car la baraque était promise à la démolition ; nous n'avons jamais eu de bail pour nos locaux et aurions pu être expulsés du jour au lendemain. J'avais pris le risque. Rico aussi. Nous nous étions connus lorsqu'il avait emménagé à l'étage en dessous, des années après moi. Les événements nous avaient donné raison. Nous étions toujours là. Mais notre précarité avait fait récemment un grand bond en avant : le bruit courait que la démolition était

imminente. Mon espoir était le céramiste du premier étage, qui était là depuis quarante ans et qui, de démarche administrative en démarche administrative, avait réussi à garder son bail. La Commune de Lausanne (à qui appartenait le pâté de maisons presque en entier) le lui avait-elle définitivement résilié? Tant qu'on ne l'inquiétait pas, elle ne nous chicanerait probablement pas non plus.

Lorsque je suis entrée, Sophie suspendait son manteau. Elle a ouvert la bouche pour me faire une remarque, mais a dû se dire qu'elle ne pouvait pas me couvrir de sarcasmes à la fois lorsque j'arrivais « en retard » et lorsque j'étais « à l'heure » (les guillemets sont ici de rigueur).

D'ailleurs, même si elle avait voulu lancer une de ces remarques acerbes dont, le matin, elle a le secret, elle en aurait été empêchée par le téléphone, qui s'est mis à sonner avec insistance.

« Agence Machiavelli?... Ah, bonjour, monsieur!... Je ne sais pas, je vais voir. Un instant, s'il vous plaît. » Elle a coupé le micro. « C'est M. Barraud. »

« M. Barraud? »

« Mais oui, votre ami le cycliste. »

« Ah, vous voulez dire Marcel? Oui, oui, passez-le moi. Pour une fois que j'ai le temps de bavarder avec un copain... »

Je suis allée m'asseoir derrière ma table.

« Salut, Marcel! »

« Salut, Marie. Tu as cinq minutes? »

« J'ai toutes les minutes que tu veux, profite-en, parce que ce n'est pas fréquent. »

« Ah, tant mieux alors, parce que j'ai un service à te demander. Contre paiement, évidemment. »

Qu'est-ce que Marcel pouvait bien vouloir me proposer ?

« Vas-y, je t'écoute. »

Avant de vous rapporter ce qu'il m'a dit, il faut que je présente Marcel. Lui et moi, on se connaît depuis notre enfance, ou plutôt depuis la sienne, car il doit avoir huit ou dix ans de moins que moi.

Notre rencontre date du temps où mon père, un grand fan de vélo, vivait encore.

Nous habitons tous, en ce temps-là, le quartier du Tunnel, à Lausanne, ainsi appelé parce qu'un court tunnel, construit au siècle dernier, permet de passer sous une colline (appelée « La Barre ») qui coupait le lieu en deux. Le quartier est resté populaire jusqu'aujourd'hui, en dépit des ravages de l'architecture moderne.

Marcel habitait deux maisons plus loin. Il venait souvent voir mon père. Le sien était mort alors qu'il était tout petit, et sa mère travaillait dur. C'était un passionné de vélo. À seize ans, il avait entamé un apprentissage dont j'oublie la nature exacte, et je l'avais un peu perdu de vue. Toutes ses heures libres, il les passait à vélo.

On a commencé à parler de lui. Il remportait de petites courses, puis est venu un championnat régional, suivi d'un Tour de Romandie. Il n'avait rien gagné, mais enfin c'était déjà exceptionnel d'en être là avant ses vingt ans, mon père me l'assurait.

J'avoue que, si j'adore faire du vélo, en tant que sport de compétition la bicyclette ne m'intéresse pas, et que je n'aurais jamais remarqué les exploits de Marcel sans mon père, qui suivait avec passion, saison après saison, toutes les grandes compétitions : Tour de Suisse, Tour de France, Tour d'Italie, Tour d'Espagne, et ainsi de suite.

Un beau jour, alors que la carrière de Marcel semblait être très prometteuse, il avait été bouleversé par une soudaine révélation, et était venu nous voir à l'agence de mon père, rue de la Mercerie, où je travaillais comme stagiaire à ce moment-là.

« Le médecin de l'équipe m'a dit que ce que je faisais était très bien, mais que ce n'était pas suffisant. "On a vu que tu as des potentialités formidables, et on voudrait te pousser en tête de peloton. Mais il faut que tu te développes, tu es trop léger." Là, je comprenais plus rien. J'avais cru, moi, que moins je pesais, plus j'avais de chances. À part ça, je mange comme quatre et je ne prends pas un gramme, c'est ma nature. Je le lui ai dit. Il a eu un sourire de Frankenstein, c'est là que j'ai commencé à avoir peur. "Oh, mais il ne s'agit pas de nourriture", qu'il me fait. "Je vais te prescrire quelques fortifiants, tu les trouveras en pharmacie." "Je prends déjà des vitamines, je fais du régime." "Tout ça, ce sont des trucs d'amateur. Maintenant il s'agit de choses sérieuses. Si tu veux réussir, il faut me faire confiance." J'ai dit OK! Et il m'a donné une ordonnance. »

Au début, tout s'était bien passé. Il avait suivi docilement les ordres.

« L'entraîneur m'a ordonné d'arrêter une partie des fortifiants. J'ai obéi, tu ne discutes pas avec ton entraîneur. Il m'en a fait prendre d'autres. Pour finir, je ne savais plus où j'en étais et, au lieu d'aller mieux, j'allais de mal en pis. Toute l'énergie que j'avais autrefois du matin au soir, comme ça, sans que je doive rien faire de particulier, avait disparu. Elle ne revenait que lorsque je prenais ces fameux fortifiants, et il m'en fallait toujours plus. J'avais une forme du tonnerre lorsque je roulais, mais après... J'avais des

moments de déprime horrible, et ça ne passait qu'avec le fortifiant suivant. J'en ai parlé à un copain, et il m'a dit que pour lui c'était pareil, sauf qu'il s'en fout, il veut des résultats, qu'il dit. »

Marcel, lui, voulait surtout réussir sa vie, il lui semblait s'être trompé de chemin – il a donc abandonné le vélo professionnel, a repris des études et a fini par être maître de sports. Il participe encore à des compétitions en amateur. Mais, m'a-t-il expliqué une fois où nous nous sommes croisés dans la rue, il n'a pas perdu le contact ; souvent les cyclistes viennent lui raconter leurs problèmes. L'année précédente, il avait même participé au Tour de Suisse comme « consultant », je ne savais trop ce que cela signifiait.

Bref, le milieu du vélo ne l'avait pas oublié, et voilà pourquoi il m'appelait.

« Bon, alors, qu'est-ce qui se passe ? »

« Damien Savary, ça te dit quelque chose ? »

« Ça devrait ? »

« Non, pas nécessairement, mais comme il a fait la une de la presse ces derniers temps, j'ai pensé que tu saurais qui c'était, et que cela m'éviterait une explication à tiroirs. »

« Bon, alors, qui c'est ? »

« C'est, ou plutôt c'était un cycliste de haut niveau. Il a gagné deux étapes du Tour de Suisse l'an dernier, il était très bien placé à Paris-Nice en mars. Il se préparait à courir Liège-Bastogne-Liège pour la seconde fois, et la première il ne s'en était pas si mal tiré. »

« Et alors ? Il a renoncé ? »

« On peut le dire comme ça. Il est mort. »

« Mince ! Comment ça ? »

« Le plus simplement du monde. Dans son lit, trois ou quatre jours avant la manifestation. Dans la région du lac de Constance, il y était allé avec d'autres faire sa préparation. »

« Et pourquoi me racontes-tu ça ? »

« Parce qu'un type qui meurt à vingt-six ans dans son lit alors qu'il prépare une course, tout le monde pense que c'est une mort naturelle, et la police l'a dit. Mais je n'y crois pas. Et ses parents non plus. Ils aimeraient, et j'aimerais, que tu regardes ça de plus près. »

« Mais, Marcel... »

« Ne me dis pas que tu n'es pas compétente, Marie. Je t'aiderai. Mais, s'il te plaît, fais cela pour moi, fais cela pour tous ces jeunes qui ne comprennent pas à quels dangers ils s'exposent. Fais cela pour la mémoire de ton père, pour qui le vélo était plus pur que la religion. Et pour cette pauvre M<sup>me</sup> Savary, qui dit qu'elle ne dormira plus tant qu'elle ne saura pas ce qui est vraiment arrivé à son fils. »

Lorsqu'on vous assomme avec de tels arguments, que peut-on faire ? J'ai cédé.

« Bon, viens me voir, tu me raconteras tout en détail. »

J'ai raccroché en soupirant. Je cherchais certes du boulot, mais une enquête dans les milieux du cyclisme, ce n'était pas vraiment ce dont j'avais rêvé.